

DOSSIER DE PRESSE

André S. Labarthe



de la tête aux pieds

Un film de Isabelle Rèbre

SYNOPSIS

Dans les années 60 André S. Labarthe part avec une équipe de télévision à Los Angeles et filme John Cassavetes, John Ford, Alfred Hitchcock, Josef von Sternberg, etc... Depuis cette époque et la création de "*Cinéma de notre temps*", à la liste des cinéastes sont venus s'ajouter des noms de peintres, de danseurs, d'écrivains.

Faire le portrait d'un portraitiste, c'est regarder le geste plutôt que le modèle. Choisir de le faire au moment où l'homme réalise un documentaire sur Antonin Artaud, c'est s'engager dans une histoire en abîme.

Dans ce portrait- essai, Labarthe nous ouvre ses portes, faisant apparaître les pièces d'un puzzle, jeu à multiples faces où *je est un autre*.

La règle appliquée ici est la suivante : découper deux ou trois morceaux choisis dans le corps de sa filmographie et en saisir un mouvement qui va de la tête aux pieds.

Qui est André S. Labarthe ?

La première trace imprimée signée par André Labarthe date du mois d'avril 1956. Il a 25 ans, vient de finir ses études de philosophie et fréquente assidûment le Ciné-club du quartier latin et la Cinémathèque. Là, il rencontre François Truffaut qui lui demande - par pneumatique - d'écrire un article pour les Cahiers du cinéma. Il signe ainsi l'éloge d'un Sternberg baudelairien, poursuivra avec « *Cela s'appelle l'aurore* » de Bunuel, puis une interprétation psychanalytique de « *La nuit du chasseur* » avant d'entreprendre une réhabilitation de Carné. Jusqu'en 1970, il sera critique aux Cahiers, confrontant le cinéma aux autres arts, inventant une nouvelle dimension à l'art d'être critique.

Critique, réalisateur. André Labarthe, généralement connu sous le nom de André S. Labarthe (A.S.L.) est aussi acteur : il joue dans des films de Jean-Luc Godard (« *Vivre sa vie* », « *Allemagne neuf-zéro* », « *JLG-JLG* ») ; dans un court-métrage de Noël Burch, il lèche les pieds bottés de cuir d'une femme ; il apparaît également dans la plupart de ses documentaires, toujours coiffé d'un chapeau. Au générique il est alors mentionné sous le nom de « Sammy Tygal ». A l'inverse des spécialistes, lui est inclassable, indéfinissable, voyageant entre littérature, peinture et cinéma, bref sans domicile fixe. Trop rigoureux pour être dandy, trop libre pour être classé.

En 1964, à la demande de et avec Janine Bazin, il crée à la télévision les « *Cinéastes de notre temps* » qui s'arrêteront en 1970 pour reprendre en 1989 sous le nom de « *Cinéma de notre temps* », série unique de portraits de cinéastes pour laquelle il est producteur et ponctuellement réalisateur (Cassavetes, Ford, Sternberg, Hitchcock, Melville, Franju, ou encore Scorsese...). Il ne se cantonne pas aux cinéastes et tente aussi des portraits de peintres (Van Gogh, Kandinsky, Rauchenberg) de danseurs (Sylvie Guillem, Carolyn Carlson) et d'écrivains (Schultz, Réverzy, Bataille, Sollers, Artaud).

Il signe ainsi une cinquantaine de portraits d'artistes.

Faire un film sur Labarthe

Pourquoi ? Il y a d'abord des évidences : la richesse d'un homme qui a passé sa vie à se poser la question de l'acte de création, où chaque film devenait une expérience de vie. Il a rompu avec le cinéma narratif, perdu le paradis de l'expression facile, pour se confronter à l'indicible et à l'infilmable

J'ai rencontré Labarthe il y a sept ans, à l'occasion d'une émission que je réalisais pour France Culture sur la monstruosité. Je lui ai demandé de me parler du monstre Welles : il m'a répondu que Welles n'avait rien d'un monstre et que la monstruosité consisterait plutôt dans la capacité de se mettre dans la peau d'un autre, de n'importe quel autre et d'en comprendre les idées, n'importe quelles idées. N'est-ce pas ce que lui-même n'a cessé de faire ?

L'image qui s'impose est celle de Labarthe vampire, lui qui, pour chaque nouveau documentaire se met dans la peau de celui qu'il filme. Pour cette opération de « changement de peau », il s'approprie, dans un geste quasi fétichiste, des objets, photos, enregistrements, lettres, bref « des bouts de corps » qu'il consigne dans des boîtes à chaussures.

Voilà ce qu'interroge mon film : jusqu'à quel point l'acte de création, l'acte de filmer passe-t-il par la perte du « je » ?

**Jusqu'à quel point « je est-il un autre » ou plutôt « je est-il des autres » ?
Jusqu'à quel point trahir pour se révéler ?**

Isabelle Rèbre

Après des études de sociologie et une école de journalisme à Strasbourg, Isabelle Rèbre réalise en 1993 son premier documentaire « *Parlez-moi d'amour* », sur le psychiatre Lucien Israël. Elle enchaîne avec deux films de commande pour ARTE et un court-métrage de cinéma. Dans les années qui suivent, elle se consacre d'avantage à l'écriture, écrit une pièce de théâtre jouée à Paris, puis à l'étranger (« *Moi, quelqu'un* » Actes Sud - Papiers, 1998) et des pièces radiophoniques pour France Culture. (« *Une vie trop grande* » ; « *Il faut qu'il y ait un soleil* » 2001). Récemment, elle a réalisé un documentaire pour les Théma d'ARTE (« *Charles Rojzman, un thérapeute social* » ARTE , 2002). Aujourd'hui, elle continue de travailler l'écriture, les sons et les images dans des projets où se retrouvent ces trois dimensions.

EXTRAITS DE PRESSE

d'Isabelle Rèbre sur le portraitiste dandy.

Labarthe intime

André S. Labarthe, de la tête aux pieds Ciné Auteur, dimanche, 20h 15. rediffusion le 25 février à 15h 30.

André S. Labarthe est un cinéaste doublé d'un personnage. Cinéaste évidemment, avec près de 400 films (lui-même ne sait pas trop), de tout format, sur tout sujet, beaucoup de documentaires, un peu de fiction, mais surtout des docs qui prennent en charge des fictions (et inversement). Un personnage: toujours présent dans un coin d'écran, chapeau, Gitane mais au bec, il regarde la vie, les yeux tristes, et délivre ses théories troublantes. Cela a commencé en 1956, aux *Cahiers du cinéma*, signant une entrée décalée en critique; ça continue en 1964 avec la série *Cinéastes de notre temps*, créée avec Janine Bazin, portraits de cinéastes réalisés par d'autres cinéastes (Renoir par Rivette,



JEAN-LUC MATHÉ/SONNIELE

André S. Labarthe.

Lang/Godard, Labarthe tournant des Ford, Hitchcock, Cassavetes, Sternberg, Melville, Franju...), la plus belle chose que la télé ait inventée et montrée sur le cinéma depuis quarante ans. La série, interrompue, a repris en 1989 sous le nom de *Cinéma de notre temps*, avec les meilleurs d'aujourd'hui (un *Abel Ferrara* est en cours de finition).

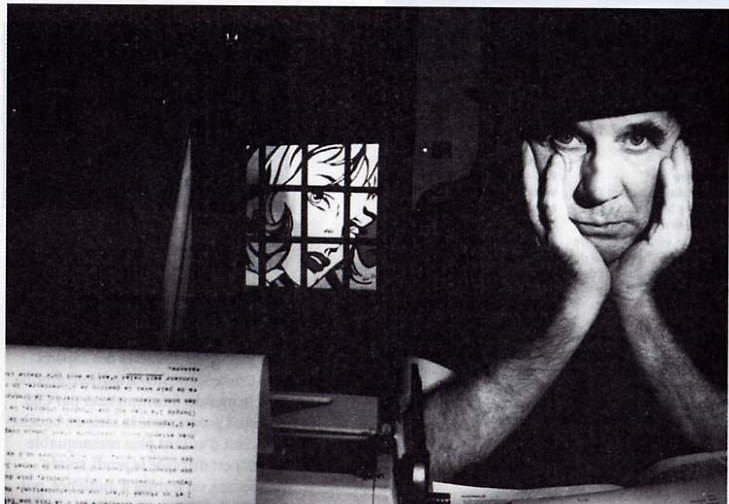
Labarthe, qui a aussi campé des portraits de peintres, d'écrivains, de danseurs, est devenu lui-même un sujet: le voilà dessiné par Isabelle Rèbre. Au travail (sur le montage de son film sur Artaud), chez lui à Paris (écrivain en cuisine), dans sa maison de Macé, près de Saumur (où il préside à d'étranges rituels), et, surtout, refaisant le cinéma à sa façon. Inclassable, dandy, rigoureux, libre: une manière de vivre le cinéma comme un poison dans l'eau ●

LIBÉRATION

A. de B.
23/02/03

INROCKUPTIBLES

DIMANCHE 23 FÉVRIER



© Patrick Mesonier/Mélu/Éditions serwer

20.15 > CINE CINEMAS AUTEUR

ANDRÉ S. LABARTHE, DE LA TÊTE AUX PIEDS

Documentaire d'Isabelle Rèbre

Portrait en pied(s) d'un inclassable, critique et réalisateur itinérant, croisant sur son chemin cinéma, art et littérature.

La plupart du temps derrière la caméra, parfois devant, le plus souvent "entre", André S. Labarthe fait des films comme on cherche une place, un coin d'ombre où les visages se brouillent, finissent par se confondre dans l'obscurité. Voilà plus de trente ans que cet insatiable voyageur traverse l'écran et le champ de ses films de sa longue silhouette bancale. Un chapeau mou cachant ses yeux d'eau de pluie, une Gitane mais au coin des lèvres, qu'il fume jusqu'au filtre... Drôles d'accessoires qui l'identifient dès le premier regard, malgré les jeux de miroirs dans lesquels ils se perd pour mieux rejoindre "l'autre", celui dont il esquisse le portrait. Des cinéastes, d'abord, question de génération. ASL avait une trentaine d'années à la naissance de la Nouvelle Vague. Et puis, le cinéma demeure cette invention miraculeusement balbutiante, éternellement jeune, le seul art dont l'histoire ne se décline qu'au présent. "Dans chaque film, à chaque seconde, le cinéma naît et meurt, sans mûrissement intermédiaire", lance-t-il parfois avec un accent très godardien.

Alors, dès 1964, le jeune cinéophile crée avec Janine Bazin (femme du critique), la fameuse série *Cinéastes de notre temps* pour la télévision, interrompue en 1972 puis relayée à la fin des années 80 par *Cinéma, de notre temps*. Cassavetes débutant, John Ford vieillissant, Hitchcock, Sternberg, Fritz Lang et Godard dans un étonnant face-à-face, et aussi une bonne partie du nouveau cinéma international,

de Kitano à Kiarostami... Mais au-delà du présent, il y a la présence, la puissance d'évocation du mouvement des corps, la force intime de la voix. Bien davantage que l'image, c'est elle surtout qui occupe Labarthe; alors, à la longue liste des cinéastes s'ajoutent des écrivains, des peintres, des danseurs. Le tout forme un ensemble à la fois disparate et cohérent: le contraire d'un travail d'archivage ou d'une collection épinglant les artistes comme des papillons. Pas d'hommage nécrophile non plus. Plutôt une rencontre, une visite, une séance incantatoire où chacun sonde en lui la trace que l'autre a laissé. Voilà pourquoi les films de Labarthe semblent vampiriser l'univers des auteurs qu'ils évoquent, mais ne ressemblent qu'à eux-mêmes. Battant d'un même flux, Isabelle Rèbre réalise un film sanguin, le seul que Labarthe n'aurait pu faire. Epousant le rythme languide d'un tournage - en mars 2000, il préparait un numéro d'*Un siècle d'écrivains* sur Artaud -, le documentaire se ramifie telle une mise en abyme errant entre cinéma, littérature, danse et peinture. Par-delà quelques morceaux choisis de sa filmographie, c'est Labarthe lui-même qui se livre, dans un mouvement qui va de la tête aux pieds. Pourquoi les pieds? Parce qu'ils portent en eux, comme la voix déchirante d'Artaud, la brutalité du réel, la souffrance d'exister. De cette souffrance, les godasses peintes de Van Gogh, les pointes endolories de Sylvie Guillem gardent les stigmates. Cicatrices du réel que le cinéma n'en finit pas de rouvrir.

Nathalie Dray